

# HISTOIRE DE GRAND MONDE

PREMIERE PARTIE

III

Mlle Ferray ne s'était pas chargée d'une tâche facile ; mais elle avait l'opiniâtre patience des âmes douces et aimantes, et comme feu son frère, c'est-à-dire comme le Raymond d'autrefois, elle ne prisait que les ouvrages malaisés. Meg était un poulain ombrageux qu'un mot ou geste faisait cabrer. La bonne Agathe entreprit d'appivoiser par degré cette volonté rebelle, et tout d'abord de s'insinuer doucement dans son cœur, dont elle voulait gagner la confiance et l'amitié. Elle y réussit si bien que Meg en vint au bout de peu de temps à lui confesser toutes les sottises qu'elle avait faites et toutes celles qu'elle méditait, car de l'empêcher d'en faire, autant eût valu emprisonner la lune dans un puits. Pour obtenir quelque chose, Mlle Ferray exigeait très-peu. Le reste du temps, elle se contentait de cacher soigneusement à son frère des procédilles et des fredaines qui lui auraient fait jeter les hauts cris. Il ne se douta jamais qu'un jour Meg avait déposé de ses fruits le plus beau de ses pommiers pour en bombarder les passants, qui avaient riposté par une grêle de cailloux. Tête nue, les cheveux aux vent, Meg était demeurée maîtresse du champ de bataille ; mais l'affaire avait été chaude, et le vitrage défoncé de la serre en rendait témoignage. Raymond ignora également que sa sœur avait trouvé miss Rovel juchée au sommet de la fenêtrée, où elle fumait paisiblement une cigarette. Si la maison avait brûlé, il eût été difficile de tenir le cas secret ; mais à coup sûr Mlle Ferray eût trouvé moyen de s'imputer à elle-même le sinistre, ou elle se fût écriée, selon sa formule ordinaire :

« Quand on y réfléchit, cela s'explique, et pourvu que cette pauvre petite promesse de ne plus recommencer, il faut lui pardonner. »

Cependant elle ne pouvait tout cacher à Raymond. Il surprit plus d'une fois Meg dévastant son potager, sous prétexte que rien n'est plus bête qu'un chou, ou lutinant un bel angora qu'il chérissait et lui attachait une lanterne à la queue. Il rabrouait d'importance la jolie espèce. Alors arrivait Mlle Ferray, clochant du pied, pareille aux Prières d'Homère, célestes avocats, qui, boiteuses, louches, marchent sur les pas du crime pour réparer ses ravages et détourner la colère des dieux.

Mlle Ferray causait beaucoup avec miss Rovel ; ces entretiens lui laissaient une impression singulière, mêlée de charme et d'épouvante. Elle était effrayée et de tout ce que Meg ne savait pas, et bien plus encore de tout ce qu'elle savait. Meg était d'une ignorance crasse sur certains sujets, tandis que sur d'autres elle possédait des lumières extraordinaires, une science digne du bonnet doctoral, qu'elle avait attrapée au vol dans le salon de sa mère. Meg ne savait ni tricoter, ni broder, ni ourler un mouchoir, ni marquer une serviette, et elle s'entendait beaucoup mieux à dérangier une armoire qu'à la ranger. A la vérité, elle savait lire, mais elle n'avait rien lu ; elle savait écrire, mais elle avait une main déplorable. Sa littérature était fort courte aussi bien que ses connaissances historiques ; elle avait vaguement oui parler d'un Shakspeare, qui avait composé beaucoup de drôleries ; d'un certain Charlemagne, célèbre par la longueur de sa barbe, et du nommé Charles Stuart, roi d'Angleterre, qui avait eu la tête coupée. Ce dernier fait lui avait paru intéressant, elle y pensait quelquefois en décapitant les choux de Raymond. Elle était aussi versée dans la géographie que dans l'histoire. En toutes ces matières, elle s'en tenait aux à-peu-près, qui lui suffisaient amplement, et se targuait de savoir par exemple qu'il fait plus chaud en Espagne qu'en Angleterre, attendu que le premier de ces pays est situé quelque part dans les environs de l'Afrique. Mlle Ferray lui ayant un jour *Athalie*, elle trouva cette comédie intéressante et très-neuve ; elle en retint même un vers qui l'avait particulièrement frappée, et répétait souvent qu'il est bon

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Mlle Ferray découvrit aussi que Meg avait un noble orgueil qui lui faisait mettre sa personne à très-haut prix, un tour romanesque dans l'imagination qui la protégeait contre les tentations vulgaires, un grand fonds de bon sens grâce auquel cette petite personne verrait clair dans le jeu des grands et des petits trompeurs. — Faute de mieux, se disait Mlle Ferray, un cœur qui s'estime assez pour ne se donner qu'à la condition qu'on sente tout ce qu'il vaut, une imagination exigeante, ambitieuse de mettre quelque beauté dans sa vie, un esprit droit et courageux, fermement résolu à n'être dupe de rien ni de personne, sont trois garde-fous capables de préserver de plus d'une chute. Sans contredit, les principes religieux sont plus sûrs ; mais que lady Rovel lui accordât quinze mois, Mlle Ferray se faisait fort de donner ces principes à Meg, bien que cela parût aussi chimérique que de faire croître des courges sur un roc dépourvu de terre végétale.

Elle s'y essayait déjà, ne faisant jamais de morale à Meg, écoutant des deux oreilles toutes ses histoires, ne paraissant se scandaliser de

rien, se contentant de lui insinuer que, selon le point de vue, tout peut se justifier, que l'essentiel est de bien savoir ce qu'on veut, et d'accepter d'avance les conséquences de ses actions, par la raison que toute action décisive a ses inévitables conséquences, et qu'une fois engagés ce n'est plus nous qui tenons notre vie, c'est elle qui nous tient.

« Tous les chemins qui conduisent au bonheur ou au malheur, lui disait-elle, partent du même carrefour. Il est bon de réfléchir longtemps avant de faire son choix, car ces chemins, qui d'abord semblent presque contigus, deviennent tellement divergents qu'il est impossible au repentir de retourner de l'un à l'autre. En vain s'aperçoit-on qu'on s'est trompé, il faut aller jusqu'au bout de son erreur et de son malheur. Heureusement, ajoutait-elle, pour nous empêcher de nous mettre en route sur la foi d'un choix précipité, la bonne nature a placé dans le carrefour une fontaine magique, enviroonnée d'ombrages délicieux sous lesquels il est doux de séjourner. L'eau de cette fontaine procure à celui qui en boit des songes charmants, une joyeuse ivresse ; il croit sentir en lui quelque chose de plus fort que le destin et de plus heureux que le bonheur lui-même, de telle sorte qu'occupés à savourer le rêve de la vie, nous ne nous pressons pas trop de vivre. Cette fontaine est la jeunesse et l'innocence. » — et Mlle Ferray exhortait Meg à rester jeune longtemps, parce que c'est la seule chose dont on ne se repente jamais. Meg goûtait assez cette sagesse et cette fontaine, mais elle n'en marquait rien, se gardant de laisser croire à sa vieille amie que ses discours et ses réflexions pussent faire sur sa nature réfractaire quelque impression décisive.

Si Meg causait beaucoup avec Mlle Ferray, elle échangeait au plus trois paroles par jour avec Raymond, qu'elle ne voyait guère qu'aux heures de repas. Raymond ne prenait pas la peine de dissimuler l'humeur que lui donnait l'installation de miss Rovel dans sa maison, ni l'impatience avec laquelle il attendait le moment de l'expédition aux Antilles. De jour en jour, elle lui agréait moins, et il répétait souvent à sa sœur que cette petite fille était un enfant perverse, qui demandait à être gouvernée avec la dernière sévérité. A vrai dire, Meg ne faisait rien pour lui plaire. Elle voyait en lui un monsieur très-bourru, un peu mystérieux, qui malgré elle lui imposait. L'antipathie instinctive qu'il lui inspirait ne tarda à se changer en une aversion raisonnée, et voici à quel propos.

Mlle Ferray s'était flattée qu'à force de réciter à Meg son allégorie de la fontaine enchantée, elle lui persuaderait de porter quelque temps encore des robes courtes. Il n'en fut rien, les allégories ne produisent pas de ces effets souverains. Chaque jour, Meg rappelait à Mlle Ferray sa promesse ; elle devint si pressante qu'il fallut s'exécuter. Mlle Ferray la conduisit à Genève et la fit entrer dans un magasin de nouveautés, où, après de longues discussions, elles arrêterent leur choix sur une étoffe de soie grise dont Meg consentit à s'accommoder, quoiqu'elle eût préféré une couleur plus voyante. De là on se transporta chez la meilleure faiseuse de la ville, avec laquelle on débattit longtemps la grosse question de la coupe à la mode et des garnitures. Meg entendait que sa première robe longue fut un chef-d'œuvre. Elle entra enfin en possession de ce trésor. Le matin suivant, elle se leva dès l'aube et passa plusieurs heures à promener dans sa chambre ses nouveaux atours, allant, venant, faisant bouffer sa jupe, fière de ses guipures, se donnant le torticolis pour contempler son poul. Elle soupirait après l'heure du déjeuner. Dès qu'elle eut entendu la cloche, elle se précipita dans la salle à manger, qu'elle traversa la nez au vent, cambrant sa taille, balançant sa tête et ses bras. Raymond, qui venait d'entrer par une autre porte, s'arrêta court pour la regarder, et dit à sa sœur avec un haussement d'épaulé :

« Es-tu folle, Agathe, d'avoir ainsi fagoté cette petite ? »

Cette exclamation malsonnante parut à Meg la plus fielleuse des impertinences. Elle réussit cependant à se taire et à sourire, comme une personne qui entend dire une sottise et qui dédaigne de la relever. De ce jour, elle médita profondément sur les moyens de prouver à M. Raymond Ferray qu'il était un oiseau bridé, et que, depuis que miss Rovel portait des robes longues, elle méritait que tout l'univers la prit au sérieux. Le hasard, qui est souvent l'obligeant complice des petites filles, lui fournit l'occasion qu'elle cherchait.

Meg se promenait souvent aux environs de l'Ermitage, accompagnée de Pamela. Pendant qu'elle défilait des noisettes et les croquait à belles dents, la négresse laissait errer dans la campagne ses regards mélancoliques, et par intervalles poussaient des roucoulements de tourterelle amoureuse ou de profonds soupirs qui étaient un réquisitoire contre la destinée. Bien qu'elle eût le nez fort camus, Pamela avait décidé depuis longtemps qu'elle était un trésor méconnu par le monde. Cette perle attendait impatiemment le connaisseur qui lui rendrait justice ; peut-être brillerait-elle un jour au doigt d'un prince.

Pendant que Pamela se livrait à ses rêveries, Meg profita de cette absence de surveillance pour monter à cheval. Elle poussa la bête dans une course folle. Elle courait le plus grand danger lorsque Raymond la rencontra et réussit à la sauver.

Si tout à l'heure Raymond avait étonné miss Rovel, en cet instant miss Rovel étonna Raymond. Il la regarda en ouvrant de grands yeux, qui, contre leur ordinaire, étaient presque bien-

veillants. Il venait de découvrir que Meg possédait quelque chose qui ressemblait à un cœur. Il eut pitié de son angoisse.

« Miss Rovel, calmez-vous ! lui dit-il d'une voix assez douce. J'ai à vous faire une communication sur laquelle j'appelle votre attention la plus sérieuse. Il me paraît clair, miss Rovel, que votre mère vous a abandonnée. . . . — Abandonnée ! vous appelez cela abandonnée ! s'écria-t-elle impétueusement en le regardant avec des yeux enflammés. Comment pouvez-vous dire qu'en me confiant à vous ma mère m'a abandonnée ?

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, j'ai écrit, il y a six semaines, à votre père pour lui demander ce que je devais faire de vous. J'ai reçu tantôt sa réponse. » Et il tira de sa poche une lettre dont il ne lut à Meg que les dernières lignes et que voici dans son intégrité :

« Sir John Rovel, gouverneur et commandant en chef de la Barbade, à l'honneur de témoigner à M. Ferray ses sympathies pour le désagrément que lui a causé lady Rovel en lui confiant, sans l'avoir préalablement consulté, l'éducation de sa fille, qui en vérité ne doit pas être facile à élever.

« D'autre part, il lui serait fort désagréable à lui-même que M. Ferray expédiât Meg aux Antilles. Quand sir John Rovel s'est séparé de l'amiable lady Rovel, il a gardé auprès de lui son fils William, et il a autorisé lady Rovel à emmener sa fille avec elle en Europe. Il ne lui est pas permis de la recevoir. Aussi a-t-il déposé chez MM. Barker et Cie., banquiers à Londres, une somme de douze mille livres sterling, soit trois cent mille francs, qui, principal et intérêts, serviront de dot à Meg quand elle se mariera, et qui sont tout ce qu'elle peut attendre de lui.

« Jusqu'à ce qu'elle se marie et à son poser que lady Rovel ne revienne pas la réclamer, sir John Rovel prie M. Ferray de vouloir bien se considérer comme le tuteur de Meg, et, s'il ne lui convient pas de la garder chez lui, l'engage à la placer dans un tel pensionnat qu'il lui plaira, et à faire solder par MM. Barker et Cie. tous les frais de son entretien.

« Sir John Rovel saisit avec empressement cette occasion d'exprimer à M. Ferray tous ses sentiments de parfaite estime, et il le prie de vouloir bien lui faire connaître le parti auquel il se sera arrêté et qui d'avance a son approbation. »

« Vous le voyez, miss Rovel, continua Raymond après avoir terminé sa lecture, votre père me charge de vous marier. Votre dot, sans être énorme, fait de vous un parti fort désirable. »

Meg l'interrompit par un geste qui voulait dire : « Regardez mes yeux et mes cheveux, il me semble qu'ils valent un peu plus que ma dot ! »

Raymond affecta de ne point comprendre.

« Avez-vous quelque parti en vu ? reprit-il. — Maman, répondit Meg aussi grave que lui, a souvent dit devant moi que l'amour seul peut excuser le mariage. Quand j'aimerai, peut-être me marierai-je.

— Et vous ne vous sentez pas capable d'aimer le marquis de Boisgenêt ? »

C'était un homme qui avait fait un bout de cour à Meg, et que Raymond avait insulté.

« Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis pas en humeur de rire.

— Fort bien, mademoiselle. En ce cas, veuillez me faire savoir dans quel pensionnat vous désirez entrer.

— Eh ! quoi, monsieur, vous me chasseriez de chez vous ? » répliqua-t-elle avec emportement, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes.

Raymond la vit prête à éclater une seconde fois en sanglots. Il eut pitié d'elle.

« Miss Rovel, dit-il, une personne que j'aime tendrement vous a voué une vive affection, qui, je dois vous le confesser, me semblait assez mal placée. En sa considération, je consens à vous garder quelque temps encore chez moi, mais c'est à la condition qu'à l'avenir vous écoutez un peu moins vos fantaisies, que vous prendrez en toutes choses les avis de ma sœur, et que vous éviterez soigneusement de compromettre par vos étourderies le repos et la dignité de ma maison. »

Ils arrivaient à l'Ermitage. Sans lui laisser le temps de répondre, Raymond la salua et regagna son appartement. A peine l'eut-il quitté, Meg se précipita comme une bombe chez Mlle Ferray pour verser son cœur dans le sien. Son récit pathétique causa quelque inquiétude à la bonne Agathe. Elle savait que de tous les hommes son frère était le moins disposé à rompre d'une semelle pour éviter un désagrément ou un danger. Cependant elle considéra que M. de Boisgenêt pouvait difficilement demander raison à un tuteur d'avoir protégé contre lui sa pupille, et que le ridicule de son aventure l'empêcherait de pousser plus loin l'affaire.

Tout en grondant sa jeune amie, elle s'efforça de la rassurer, et n'y réussit qu'à moitié. Meg ne put dormir de la nuit. Elle passa le lendemain dans des trames mortelles. Dès qu'elle entendait sonner à la porte, elle palissait, s'attendant à voir paraître les témoins de M. de Boisgenêt. Heureusement ils ne parurent point, ni le jour suivant non plus. Meg fut si rassurée et si heureuse de l'être, qu'elle eût volontiers sauté au cou de Raymond, mais ce n'était pas une chose à essayer. Il fallut cependant qu'elle satisfît son cœur, et, comme elle traversait le jardin, elle appliqua un gros baiser sur un gros potier, qui n'y a jamais rien compris.

Le soir, il lui vint un regret. Elle se prit à songer que, si le duel avait eu lieu, eût été bien glorieux pour elle ; on aurait pu dire qu'à peine avait-elle eu ses seize ans et sa première

robe longue, deux hommes s'étaient coupé la gorge pour ses beaux yeux. Il s'entendait, cela de soi, que Raymond serait sorti sain et sauf de cette affaire. Toutefois, s'il en eût rapporté une légère estafilade, ne fût-ce qu'une simple égratignure, qu'aurait pensé le monde de miss Rovel et de sa brillante façon de débiter dans la vie ? Et qui sait même s'il n'en serait pas résulté . . . . quoi donc ? Ici l'imagination de Meg s'embroutillait un peu. Il lui semblait que cette égratignure aurait pu avoir pour elle de très-grandes conséquences ; mais elle s'endormit avant d'avoir trouvé la fin de son histoire, qui était fort compliquée.

VICTOR CHERBULIEZ.

(Fin de la première partie.)

## LES ÉCHECS

Nous commençons aujourd'hui la publication du jeu d'échecs. Les amateurs trouveront chaque semaine dans *L'Opinion Publique* un problème à la solution duquel pourront s'exercer leurs facultés de joueurs.

C'est la première fois, croyons-nous, que ce jeu paraît dans les colonnes d'un journal français en Canada ; c'est une innovation en même temps qu'un complément de notre journal, dont bon nombre d'abonnés nous sauront gré.

Avec une notice historique sur l'origine de ce jeu, nous en donnons aussi les règles ; de cette façon, nul ne pourra prétendre ignorer la loi.

Malgré que ce jeu ne soit pas aussi populaire que le jeu de Dames, nous espérons, à l'aide des explications que nous en donnons, le voir bientôt pratiqué ici comme en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Pourquoi n'aurions-nous pas l'avantage de prendre part à ces grands tournois comme celui qui a eu lieu l'été dernier à Philadelphie ?

Nous savons qu'il y a de très-forts joueurs parmi les Canadiens, et nous espérons que, lorsque l'occasion s'en présentera, ils sauront faire bonne figure dans ce genre de lutte.

Nous avons en mains une série de problèmes pour les commençants ; nous les publierons lorsque nous aurons donné les règles de ce jeu. Ces problèmes sont très-aisés, mais cependant assez difficiles pour les commençants.

Nous serons heureux de recevoir des problèmes n'ayant pas encore été publiés, ainsi que des solutions à ceux que nous publierons.

Adressez les communications concernant les Echecs à M. O. Trempe, 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

### HISTORIQUE DU JEU D'ÉCHECS

Le jeu des échecs est un des jeux les plus anciens et les plus savants. Quelques auteurs en attribuent l'invention à Palamède, d'autres au philosophe Sissa, conseiller d'Amollin, roi de Babylone, dont la cruauté trouvait à ce jeu une heureuse diversion. Il paraît cependant que les échecs sont originaires de l'Indoustan, où ils sont connus sous le nom de *Chatrang*, les quatre membres d'une armée : *éléphants, cavaliers, charriots et fantassins*. De là ce jeu est venu en Perse, où on le nomme *Chatrang*, le jeu du roi. Ensuite les Arabes nous l'ont transmis. Dans la langue de ces derniers, il s'appelle *Schakhtendj*, la détresse du roi. Nous n'avons conservé que le premier mot, dont nous avons fait *Echecs*. Le mot *not*, qui se dit pour annoncer le gain de la partie, signifie *not* en arabe. On verra, en effet, que c'est la mort du roi qui décide, aux échecs, du sort de la partie.

Ce jeu compte au nombre de ses partisans les hommes les plus illustres. Au rapport d'Euripide, dans *Iphigénie en Aulide*, Ajax et Protée jouaient aux échecs en présence d'Ulysse. Homère dit, dans *l'Odyssée*, que les princes amants de Pénélope s'exerçaient à ce jeu devant la porte de la reine d'Ithaque. L'abbaye de Saint-Denis a longtemps conservé l'échiquier avec lequel *Charlemagne* se délassait de ses travaux. Les pièces restant de ce jeu sont maintenant déposées au musée Dusommerard. Henri IV avait une prédilection marquée pour les échecs, prédilection qu'ont montrée aussi Tamerlan, les rois de Suède Gustave-Adolphe et Charles XII. Ce dernier prince, qui défendait sévèrement le jeu à ses troupes, en avait excepté les échecs, et il paraissait prendre plaisir à y jouer. Voltaire s'amusa aux échecs avec le jésuite Adam J.-J. Rousseau avait pour partenaire à ce jeu le musicien Philidor, célèbre joueur, auteur d'un traité sur les échecs, traité regardé encore aujourd'hui comme le meilleur livre classique. Napoléon avait fait des échecs un de ses délassements favoris, mais sans pouvoir y réussir. Sous le règne de Louis-Philippe, un des hommes d'Etat les plus éminents par son intelligence, M. Guizot, était un joueur d'échecs d'une force peu commune. On dit qu'il était capable de suivre à la fois six parties différentes, et qu'il a donné une preuve de cet étonnante habileté, dans les salons de M. le comte Mole. Toutefois, d'après un témoignage incontestable, le plus fort joueur d'échecs, dans le conseil des ministres d'alors, aurait été, sans contredit, M. le maréchal Soult. Après ces deux grandes notabilités, on cite encore, comme joueur émérite, M. le duc de Cazes. Toutefois, les illustres amateurs dont nous parlons n'auraient pas brillé à l'Académie des échecs, surtout s'ils avaient eu pour adversaires M. Deschappelles ou M. Saint-Amand.

Aujourd'hui, les dames et les enfants jouent peu aux échecs. Il n'en était pas ainsi sous le règne du grand roi Louis XIV, à en juger par la lettre que madame de Sévigné écrivait à madame de Grignon :